

Claude Mouchard

J. Presser et « la destruction des Juifs hollandais »

entre fiction et histoire

Le hasard – ou un article de journal ? – m’a fait lire, il y a plus de dix ans, un mince ouvrage, paru en néerlandais en 1957, et publié chez Maurice Nadeau en 1990¹ : *La Nuit des Girondins*, de Jacques Presser. Qui, en France, a lu ce livre ? Qui s’en souvient ?

C’est à l’écrivain néerlandais Presser – « Jacques », ou « Jacob », ou « J. » Presser, lit-on selon les cas – que sont consacrées les remarques qui suivent : frustes questions d’un lecteur d’occasion.

Violemment troublé par *La Nuit des Girondins*, j’ai cherché à en savoir plus sur Presser. Et j’ai découvert son ouvrage historique publié en 1965 : *Ondergang*. C’est en anglais que j’ai pu aborder ce livre de quelque 550 pages, publié sous le titre : *Ashes in the Wind : the Destruction of Dutch Jewry*². Il est surprenant que ce livre n’ait pas été traduit en français.

Entre tous les « témoins » qui ont écrit sur « la destruction des Juifs d’Europe » (pour reprendre le titre de Raul Hilberg), Presser est, je crois, l’un de ceux qui s’est livré avec le moins de réserves aux tensions et aux conflits inhérents à un pareil effort.

Une « *sombre grandeur* » : c’est ainsi que l’œuvre de Presser est caractérisée par Sem Dresden, dans son livre traduit du néerlandais *Extermination et littérature, les récits de la Shoah*³. Lorsque Dresden (dont j’admire la réflexion, généreuse mais sans concessions) s’arrête à Presser, ce n’est jamais sans faire sentir la puissance de l’entreprise de l’auteur d’*Ondergang* – mais c’est aussi pour lui résister sur tel point. Et c’est aussi de manière à rendre le lecteur, alors même que les livres de Presser happent son attention, profondément perplexe.

*

Avec la succession (ou, pour nous, la coexistence) des deux livres de Presser, n’est-ce pas l’écriture de la fiction et celle de l’histoire qui sont comme réparties, trouvant chacune (un petit livre, un gros livre) les réceptacles qui leur conviennent ? Le lecteur de Presser sent pourtant qu’un pareille dualité n’a rien de stable.

La relation entre ces deux ouvrages, Sem Dresden (en se fondant sur un entretien donné par Presser à un journal) l’évoque sur un plan plus événementiel. « *Presser, remarque-t-il, a écrit La Nuit des Girondins parce qu’il ne savait pas comment faire*

1. Traduction de S. Margueron, avec une préface de Primo Levi traduite par Françoise Asso.

2. Traduction d’Arnold Pomerans (Wayne State University Press, Detroit 1988)

3. Traduction de Marlyse Lescot, Nathan 1997.

débuter son chapitre sur le camp de Westerbork dans son principal ouvrage. Après qu'on lui eut demandé, presque incidemment, d'écrire le livre, le titre lui en vint comme dans un éclair, surtout parce qu'il sonnait bien. » C'est, est-il précisé, dans un entretien donné par Presser à un journal que ces renseignements ont été trouvés par Dresden. Et ce dernier ajoute encore : « *Il s'agit donc de littérature – une distanciation quasi ironique y va de pair avec une compassion infinie.* »

*

Raul Hilberg, dans le chapitre VIII « Les déportations » de *La Destruction des Juifs d'Europe*¹, consacre une partie au Pays-Bas. Dans ce pays, souligne-t-il, « *l'ampleur et la minutie du processus de destruction qui frappa les Juifs sont comparables à l'implacable processus de déracinement mis en œuvre dans le Reich lui-même.* »

Hilberg remarque que si les Juifs hollandais se sont trouvés particulièrement exposés, c'est d'abord du fait de la géographie du pays. « *La Hollande, écrit-il, est un pays plat et, hormis les régions marécageuses du littoral, il n'existe pas de forêts ni de sites naturels offrant un refuge.* » Fut également décisive la localisation de la « *communauté juive* », car celle-ci « *s'était principalement établie dans les provinces côtières de la Hollande du Nord et du Sud, surtout dans les villes, Amsterdam comptait à elle seule 80 000 Juifs. Les Juifs hollandais vivaient déjà dans un piège.* »

La population juive au début de la guerre était de « *140 000 âmes* », précise Hilberg au début de ses pages sur la situation aux Pays-Bas. Vers la fin de cette partie, il en vient à un bilan : « *Il apparaît donc au total que 105 000 Juifs furent déportés depuis les Pays-Bas* ». Des camps de Mauthausen, Auschwitz, Sobibor, Theresienstadt, Bergen-Belsen, ils furent un peu plus de cinq mille à revenir. Et Hilberg ajoute : « *Aux 100 000 victimes que fit la déportation, il faut ajouter 2 000 déportés qui furent tués, se suicidèrent ou moururent du fait des privations dans le pays même, en particulier dans les camps de transit de Vught et de Westerbork.* »

Comment, utilisant les conditions géographiques et historiques, mais aussi grâce à un cynisme sans restriction, les nazis piégèrent sans faillir les Juifs hollandais, Presser le montre en détaillant les étapes (en même temps que les multiples aspects) des pratiques allemandes. « *Les Juifs hollandais, écrit-il, furent mis hors la loi, isolés, dépouillés de tous leurs biens déportés et anéantis avec une précision quasi-scientifique.* »

Je ne saurais analyser, et encore moins critiquer, l'exposé historique de Presser. Depuis 1965, évidemment, la recherche historique sur la persécution des Juifs hollandais s'est poursuivie. En 1997, en Grande Bretagne, est paru *Victims and Survivors, The Nazi Persecution of the Jews in the Netherlands 1940-1945*² : son auteur, Bob Moore, situe d'emblée son travail par rapport à *Ondergang*. Périmé, le travail historique de Presser ? Il appartient à la tâche des historiens de « dépasser » les acquis antérieurs. Mais *Ondergang* ne peut être enveloppé dans la seule temporalité de la recherche historique. Est-ce sa « sombre grandeur » qui résiste ? Sans doute. Mais c'est aussi ce qui fit difficulté dès sa parution, ou ce qui, aujourd'hui, continue d'y rester intenable.

1. Publié en anglais, dans sa version révisée, en 1985, et traduit par Marie-France de Palométra et André Charpentier chez Fayard en 1988.

2. Chez Arnold.

« *Aucun Juif qui a vécu cette période ne peut penser sans passion aux événements ici rapportés.* » Ainsi Presser s'adresse-t-il à son lecteur, avant d'ajouter : « *Et l'auteur, qui est l'un d'eux, ne peut prétendre avoir atteint une objectivité olympienne.* » Presser affirme pourtant ne pas avoir renoncé à son éthique d'historien : « *le lecteur peut s'en remettre à ce que j'assure solennellement : j'ai rapporté les faits aussi consciencieusement qu'il était en mon pouvoir.* »

Presser a essayé, au prix d'un travail d'une quinzaine d'années, d'embrasser l'ensemble des données accessibles. Cependant *Ondergang* n'efface pas le point de vue de l'auteur ni son implication dans les événements. Simplement, Presser ne se mentionne guère qu'à la troisième personne. Et Sem Dresden s'arrête sur la formule par laquelle Presser se désigne lui-même : « *cet historien* ».

« *Cet historien* », « *l'auteur* » : ces mentions sont fréquentes dans *Ondergang* (et Presser, selon Sem Dresden, semble avoir forgé ou, à tout le moins, contribué à mettre en usage, aux Pays-Bas, le terme d'« ego-document »¹). Par exemple : « *L'auteur et sa femme étaient en visite chez des amis ce jour-là. Ils virent l'escouade allemande approcher de la maison et monter les marches.* » Ou : « *Ici l'auteur peut s'en remettre à peu près complètement à sa propre mémoire, car il fut l'un des deux-mille qui furent raflés le 6 août et qui passèrent la nuit dans la cour en plein air de la Zentralstelle.* »

Ainsi voit-on encore l'historien, inclus dans l'événement même, observer le responsable nazi Aus der Fünten. « *L'auteur pouvait suivre le spectacle entier depuis un coin près des marches. Il vit et entendit une conversation entre Aus der Fünten et deux vieilles personnes d'environ soixante-dix ans, dont il ne put capter parfaitement les réponses parce qu'elles lui tournaient le dos.* » Et il va alors (« *d'après les réactions d'Aus der Fünten* ») s'efforcer d'imaginer les propos des victimes.

Se souvenir, juger, reconstituer par les mots, penser : tous ces efforts auront été anticipés, et rendus possibles, par l'attention de l'auteur lors des événements mêmes, voire par sa présence alors qu'ils se déroulaient. Plus ou moins manifestement, il est partout impliqué dans ce dont il parle. Lorsqu'il évoque l'évacuation, sous les ordres d'Aus der Fünten (en janvier 1943), de l'hôpital psychiatrique d'Apeldoorn, on sent Presser (qui cite une lettre d'un jeune membre de l'équipe médicale) tenter de résister à ce qui soulève ou brise ses phrases. Il lui faut par instants suspendre son récit et parler à son lecteur : « *L'historien doit laisser le reste à l'imagination du lecteur et s'en tenir strictement aux faits connus. Mais il ne peut s'empêcher de répéter que les victimes étaient en*

1. Rudolf Dekker (« De erfenis van Jacques Presser. Waardering en gebruik van egodocumenten in de geschiedwetenschap », in : *Amsterdams Sociologisch Tijdschrift*, 29 – 2002) écrit (je traduis la traduction en anglais parue sur Internet) : « Jacques Presser, né en 1899, eut déjà dans les années vingt, en tant que professeur au *Gymnasium Vossius* d'Amsterdam, affaire à ce qu'il devait appeler plus tard "egodocuments". Pendant l'occupation allemande, Presser fut démis de son poste en même temps que les autres professeurs juifs, il enseigna pendant un temps au Lycée juif, avant d'avoir à se cacher. En 1947, il fut conférencier puis, un an plus tard, professeur à l'Université d'Amsterdam. Après la guerre, Presser habita quelque temps avec un autre historien, Jan Romein, qui devint plus tard son collègue à l'Université d'Amsterdam. Romein s'intéressait également à l'approche (auto)biographique de l'histoire. En 1946, Romein publia "De biografie" ... Peu après la guerre, Jan Romein tomba sur un "egodocument" d'une nature singulière, un journal où une jeune fille juive avait écrit sa vie alors qu'elle était cachée. Grâce à un ami, il l'avait emprunté au père de la jeune fille, le seul membre de la famille à avoir survécu à la guerre. Romein écrivit un article sur ce texte dans le quotidien "Het Parool". On trouva un éditeur, et la femme de Romein, Annie Romein-Verschoor, écrivit une introduction. Le journal d'Anne Frank parut en 1947 sous le titre "Het achterhuis". Jacques Presser, qui avait été aussi l'un de ses premiers lecteurs, écrivit à son propos dans le magazine "De Vrije Katheder" juste après sa publication. Il le fit à peu près dans les mêmes termes que Romein un an auparavant. Mais il commenta plus explicitement le style d'Anne. Plus tard, Presser devait lui-même écrire une introduction à un autre journal du temps de guerre, celui de Philip Mechanicus. »

l'occurrence des malades mentaux et que même des gens normaux, on le sait, s'effondraient quand ils étaient violemment traînés au milieu de la nuit... »

Juger ? Aucun historien ne prétendrait ici s'en abstenir. Presser, souvent, commente et évalue. Et il le fait en s'attachant, tout autant qu'aux données globales, à des individus – victimes, bourreaux, témoins plus ou moins actifs ou indifférents.

Les nazis eux-mêmes sont toujours pour lui (non moins que pour l'auteur de *L'Espèce humaine*) des êtres humains très réels. Ils sont visibles dans leur grossièreté et leur médiocrité alors qu'ils veulent se persuader qu'ils s'élèvent au-dessus de l'humanité en précipitant au plus bas des masses promises au massacre.

Presser juge aussi les attitudes des Hollandais non-juifs. Tantôt il condamne : « *Ce n'est pas le lieu, écrit-il par exemple, et il n'est pas dans les capacités de l'auteur, de faire plus que de constater le fait que la Haute Cour "permet" que son Président juif fût brutalement écarté par la puissance occupante en tant que Hollandais de catégorie inférieure, sans émettre de protestation publique contre cette atteinte à l'un des principes les plus fondamentaux de la loi hollandaise, et sans évaluer les conséquences qui en découleraient pour eux-mêmes.* » Tantôt aussi il évoque des comportements bien différents. Celui, par exemple, de Frans Van Hasselt, président de l'un des Conseils étudiants, dont le courage lui valut de mourir à Buchenwald en 1942. Ou encore celui du professeur Cleveringa, doyen de la Faculté de droit de Leyde qui, s'élevant contre un « *pouvoir fondé sur la seule force* », rendit publiquement hommage à son collègue juif E. M. Meijers – « *ce noble fils de notre peuple, cet homme, ce père pour ses étudiants, ce savant, que des usurpateurs étrangers ont privé de l'accomplissement de ses tâches* » – et qui, sans attendre, fut emprisonné.

La désorientation des persécutés incapables d'évaluer une situation qui changeait très vite et où ils se trouvaient livrés à un ennemi déterminé à faire contribuer les victimes elles-mêmes à leur propre destruction, comment la juger ? Presser en vient par endroits à vouloir juger les jugements, ou les erreurs de jugement, de certains des responsables ou « présidents » juifs. La polémique (à laquelle Arendt a pris part) sur le comportement des Conseils juifs est restée brûlante. Et Presser (comme ce fut aussi le cas d'Arendt) semble n'avoir pas été sans imprudence dans ses appréciations – celles par exemple, qu'il porta sur les deux dirigeants du Conseil juif d'Amsterdam, Asscher et Cohen.

Sem Dresden relève une remarque mordante de Presser à propos d'une liste de 7 000 Juifs qu'en mai 1943, le Conseil juif d'Amsterdam eut à établir : « *L'historien, écrit l'auteur d'Ondergang, constate que deux noms ne figuraient pas sur cette liste de 7 000 personnes : ceux d'Asscher et de Cohen. Il le constate, c'est tout.* » Bien entendu, ce « *constat* », souligné de la sorte, n'a rien de neutre. Presser veut faire en sorte que les faits parlent d'eux-mêmes. Mais, à propos de cette assertion d'*Ondergang*, Sem Dresden en appelle à un autre auteur, van Houwink ten Cate, pour qui cette liste n'a jamais existé et qui affirme que « *Presser n'a pas pu constater l'absence des deux noms.* » Et le même auteur précise : « *ce que (Presser) a dû avoir sous les yeux, ce sont des listes qui ont été établies après la guerre dans l'intention de prendre des mesures contre les présidents.* »

Van Houwink ten Cate parle alors d'« *embellissements littéraires dont Presser, à ses yeux, s'est rendu coupable* ». Sem Dresden, qui rapporte ce propos, semble pourtant ne pas épouser exactement ce jugement. À ses yeux, la position de pensée et d'écriture de

Presser garde probablement (en dépit de ses éventuels excès de jugement) une valeur spécifique ou – entre littérature et histoire – une nécessité propre¹.

*

« *L'œuvre brève* » qu'est *La Nuit des Girondins* compte, aux yeux de Primo Levi, « parmi les rares qui représentent avec une certaine dignité littéraire le judaïsme européen occidental ». Mais c'est également pour lui « un livre discutable, et peut-être scandaleux. » Simplement, précise-t-il, « il est bon que les scandales arrivent, car ils provoquent la discussion et éclairent les consciences. » Ce que Primo Levi reconnaît encore, c'est que *La Nuit des Girondins* participe de l'exploration nécessaire de « l'espace qui sépare les victimes des bourreaux ».

La Nuit des Girondins n'est pas seulement un livre bref. Le temps y est compté. Les phrases courent, haletantes. L'allure, au début, pourrait faire penser au *Léviathan* d'Arno Schmidt : dans les deux cas, l'acte d'écrire est fictivement pris dans les événements mêmes. Chez Schmidt, ce sont les bombardements de la fin de la guerre. Pour Presser, ou plutôt pour son héros – Jacques Suasso Henriques –, ce sera le camp de Westerbork, d'où l'on part pour Auschwitz : « *Westerbork, morne plaine. Aujourd'hui encore le vent souffle en tempête, comme durant presque toute l'année, aujourd'hui aussi le sable impitoyable s'élève de la lande et pénètre par toutes les fentes de la baraque.* »²

Tout est instable dans *La Nuit des Girondins*, tout glisse. Le personnage est, au départ, un professeur juif menacé³. Ses réactions aux événements et ses gestes les plus irrépressibles (après avoir appris, en classe, que la mère d'une élève a été « emmenée », il va « vider sottement le contenu de (sa) serviette » dans une écluse) l'entraînent là où il n'avait pas prévu d'aller : au camp de Westerbork. Mais le plus inattendu, c'est qu'il s'y retrouve en vertu d'un « pacte diabolique » qu'il passe avec un certain Cohn, qui s'est lui-même mis au service des nazis et de l'organisation des déportations.

Cependant, c'est pour avoir accepté de devenir espion dans les blocks des détenus que Jacques Suasso Henriques fait une rencontre qui le « retourne » – celle d'un « rebbe ». Voilà à partir de quoi il en viendra à faire lui-même partie des déportés. Ainsi, dans cette mobilité générale, le personnage s'est-il transformé, et très vite. On le voit d'ailleurs se dédoubler, et devenir le siège d'un dialogue (à la Rousseau ?) entre Jacques et Jacob. Ce dialogue se dépasse lui-même en une métamorphose : Jacques devient ce Jacob dont la voix paraissait d'abord lui venir du dehors.

1. Sidra DeKoven Ezrahi, dans *By Words Alone, The Holocaust in Literature* (The University of Chicago Press, 1980) écrit que « l'autorité du travail historique de Presser lui vient de l'accumulation de données globales et de matériaux issus des témoignages. » Elle ajoute encore : « en tant que romancier il instille les conflits et les angoisses dans la lutte d'un seul homme avec sa conscience. » Pour elle, les deux côtés, historique et littéraire, ne semblent pas entrer en conflit.

2. On pense évidemment aux *Lettres de Westerbork* de Ety Hillesum dans *Une vie bouleversée, Journal 1941-1943, suivi des Lettres de Westerbork*, Seuil 1995, et (par comparaison avec certaines pages de *La Nuit des Girondins*) à des passages comme celui-ci : « Ici, une vraie maison de fous – de quoi avoir honte pendant trois siècles au moins. Le camp doit expulser un grand nombre de gens par le prochain convoi. Il revient aux Dienstleiter, aux chefs de service, de dresser eux-mêmes les listes. Réunions, disputes, scènes affreuses. »

3. Le titre du livre trouve son explication dans un dialogue entre le professeur et un de ses élèves (le fils de ce Cohn avec lequel sera conclu le pacte diabolique) : « c'était à propos de la dernière nuit des Girondins. C'était beau (...); savez-vous que vos récits sont super ? (...) Mais vous souvenez-vous que je vous ai demandé si tout ça c'était vraiment arrivé aux Girondins ? »

Comme il est violent, pourtant, ce texte ! Combien tordu, son rapport à la vérité – un rapport qui (alors même que sont raillés les « ragots » et fausses nouvelles dont se bercent bien des détenus de Westerbork) ne rompt jamais !

La Nuit des Girondins est, incontestablement, une fiction. Pourquoi faut-il que ce soit du dedans de cette fiction, par la voix du personnage central, que s'élève une prétention – folle et emportée par la course des instants – à la vérité ? « *Aujourd'hui j'ai la nausée quand je me reporte à ce que nous étions, à ce que j'étais. La seule chose que je voudrais répéter pour la dixième, pour la centième fois c'est que tout ceci est conforme à la vérité, qu'il en a été ainsi et non autrement.* »

Dans un des passages extrêmes du livre, le personnage clame, comme jamais, la vérité de son témoignage : « *...j'ai vu une femme qui a mordu dans la carotide sa sœur qui ne figurait pas sur la liste d'appel et un homme qui se creva les yeux en ma présence (...)* J'ai vu cela, moi-même, je l'ai vu au cours de ces nuits de tourment, J'AI VU CELA. » Sem Dresden s'arrête à cet endroit du livre, et cite un bien étrange commentaire qu'en fit Presser dans un entretien qu'il eut avec lui en 1957. Ce commentaire, je ne me sens pas capable de l'analyser, et je n'ai pas le courage de le citer. Sem Dresden, en le citant, s'exprime comme s'il craignait, à son tour, de ne pas être cru.

*

Au début du chapitre 4 d'*Ondergang*, « *L'état dans l'état* », Presser déclare renoncer au « *style factuel et purement objectif d'un article d'encyclopédie.* » Pour quelle raison ? « *Ce n'est pas tant parce que les données dont on dispose sont trop fragmentaires que parce l'auteur se sent trop proche des événements pour oublier les êtres humains derrière les faits et les chiffres. Si on s'est trouvé à bord d'un navire qui sombrait, on ne peut se contenter de compter les noyés.* »

Compter : voilà qui devient obsédant dans *La Nuit des Girondins*. Il s'agit toujours, à Westerbork, de compter ceux qu'on embarque dans le train, et surtout d'atteindre le nombre nécessaire (car si l'un manque, un autre est pris à sa place). Ou plutôt, la première question – et qui revient toujours –, c'est celle du nombre fixé, pour chaque départ, par les Allemands. « *Le camp est incommensurablement intéressé à savoir quelle est la menace qui plane, donc combien il y en aura qui passeront sous le couperet et qui sera du nombre.* »

Des méditations sur le nombre s'amorcent – pour être vite balayées. « *Un nombre mathématique peut être composé de facteurs, mais celui-ci, le nombre du camp, est fait d'êtres humains par unités, ajoutées les unes aux autres* » : une remarque comme celle-ci vaut, aussi bien que pour *La Nuit des Girondins*, pour *Ondergang*.

Être compté : c'est ici une inversion glaciale de tout « compter pour », c'est la destruction intentionnelle de tout « être pris en compte ». Le nombre mortifère – inconnu, changeant, impossible à prévoir et redouté – frôle les vies de tous ces individus pris en masse : « *Le camp est dans l'attente. On ne sait rien, mais le nombre finit par filtrer...* ». En disant la menace et les gestes du comptage, Presser nous ouvre les situations où l'entreprise nazie montre sa vérité.